

(Seguignat)

7

Histoire de ma vie



CAHIER

de _____

APPARTENANT

à _____

an eig' ment
a bwas
Lapwore
Lyoq -
En Hake

La situation du maître d'arme était alors une
des plus indépendante et des plus lucratives
qu'il y avait au régiment. il pouvait s'mari-
er et tenir cantine. J'aurais pu aussi passer
dans la musique, ayant été plusieurs fois sollicité
par le chef d'orchestre et le personnel était complètement
insuffisant. Les musiciens d'alors avaient tous
des grades de sous-officiers et touchaient le double
de la solde de combat. Sans compter les gains
qu'ils gagnaient dans les fêtes, les soirées, les
bal et les théâtres. par le fait ils n'étaient
pas soldats, puis qu'ils ne portaient pas d'arme
et ce fut pour cela que j'ai refusé d'y entrer.
Je pense en la circonstance regretter les choses, mais
j'aurais certainement regretté d'avoir l'air
gros et de ces bonnes occasions. Mais
comme dit le mahometan il ne faut
pas de courir après la distance, puisque
la distance court après toi.

A l'automne de cette année 1856 nous
fûmes désignés, les deux premiers lieutenants
du troisième bataillon, pour aller tenir
garnison à Pinar. La nous n'avions
pas grand-chose à faire. Nous faisions seulement

des marches militaires de temps en temps dans les
montagnes, ou nous voyions des paysans habillés
à cheval à pieds comme nous autres soldats.
Aussi me disait-on souvent: tiens petit soldat
voilà tes confrères. Ce qui m'ennuyait le plus
c'est que je ne trouvais rien à lire, absolument
rien que la théorie de mon corporal D'écouard
que je savais par cœur depuis longtemps, tandis
qu'un pauvre corporal ne pouvait pas en mettre
un brin dans sa tête. Aussi était-il souvent
puni pour ne pas savoir sa théorie, comme
des collègues de rente. Et cela m'étonnait fort
de voir les hommes qui se vantaient d'avoir
été à l'école et de savoir le français et ne
pouvant pas apprendre ce petit livre de poche
de cent pages et qu'ils entendaient répétter tous les
jours aux exercices et à la théorie récréative
et pratique. Je aimais parfois de voir ces pauvres
cervelles examiner des jours entiers pour qu'on leur
montrât quelques lignes de cette théorie qui
devaient servir à un vieux sergent spécialement
chargé de cette instruction des corporaux et élèves
des deux compagnies; car il y avait bien
des élèves pas plus instruits que des corporaux.

c'était presque tous des jeunes gens de ma
 classe amoureux de gloire et d'air.
 Mais ce n'était pas chose facile en ce temps
 là sinon pendant la guerre et seulement
 pour les régiments qui se trouvaient, comme
 on disait, avoir reçu une bonne radee.
 autrement il fallait souvent attendre
 années. Le conte de l'america Laramie
 qui était resté toute une hiver coporale dans
 souvent raconte aux élèves coporales.
 Uche est facile à comprendre, le métier
 des armes était un métier spécial pour les
 meilleurs. Les riches se faisaient emp
 leur par des jeunes. Parmi ceux-ci ceux
 qui arrivaient à être coporales dans leur
 premier voyage s'engageaient de nouveau
 dans l'espoir de passer sergent dans leur
 deuxième. Une fois sergent ils restaient
 au régiment jusqu'à la retraite. Aussi
 j'en ai vu des élèves coporales se faire voya
 ge de tobacco, en vue de faire de la théorie
 et autres trasseries sans espoir de passer
 coporale. A des coporales également se fai
 cesser quand ils voyaient bien qu'ils
 n'arriveraient jamais au grade de sergent.

Cependant tous les caporaux et les élèves de
ma compagnie savaient que je connaissais
toute la théorie et je pouvais par hasard en dire
d'une lesquels étaient rassemblés par le sergent
pour réciter leur théorie, il y en avait toujours
quelqu'un qui disait en volée un la qui
connaissait la théorie, je voudrais bien être comme
lui. A la fin le vieux sergent qui tenait pour
mon sergent de section voulait savoir ce
qu'il en avait de vrai sans tout cela il
m'appela un jour lorsqu'il eut fini avec
tous ses caporaux et élèves. Il ne fut pas long
à me convaincre en moins d'un quart d'heure
je lui récitai toute la théorie de l'école
de saut et comme si j'avais récité mon
patron noter sans qu'il eut eu besoin de me
repandre une seule fois pour plus d'un
si il voulait je lui récitais de bien la suite
éclat de peloton de bataillon et autres mais
il en avait entendu assez et me dit qu'il
allait immédiatement me porter chez le sergent
qu'il en porterait au sergent major et au
capitaine. Il ne manqua pas et le capitaine
me fit demander chez lui lorsque j'y arrivais

Il était en train de corriger mes études de
 service, ou il comptait que je n'avais pas
 encore une seule punition. Mais il voyait
 aussi que mon service au corps je ne
 savais ni lire ni écrire et il me demanda
 ou diable j'avais pu apprendre tout ça que
 je savais. Je lui dis que j'avais appris tout
 ça et semblance de Kamiche. Puis il
 me questionna sur la théorie allant même
 plus loin que le sergent. Je lui répondis par
 sans me tromper de son syllabaire. Alors il me
 dit qu'il allait me porter sur le tableau de
 l'avancement. J'avais bien protesté en
 lui disant que je ne savais pas un mot de
 français et que tous ces habitants à abier
 je n'avais ni l'habitude ni le tempérament
 de commander. Rien ne fit, il me porta
 quand même. Et il me porta si bien
 sans doute que deux jours après ma
 stupéfaction et de la stupéfaction de toute
 la compagnie, j'étais nommé caporal
 de la 6^{me} Compagnie du 2nd bataillon à
 Montilmar. La note de mon capitaine
 était arrivée chez le colonel juste au moment

ou il allait nommer un caporal et
alors sans aller consulter son tableau
ses élèves copieux qui étaient trop longs
peut être il trouva plus commode de
nommer le dernier, faisant comme s'il
l'évangélisme les derniers sont les premiers)
Les autres élèves se le voyant en train
restés comme on dirait alors d'épater. Moi
je n'en étais pas moins. Je leur disais
même que j'avais bien voulu céder
ma place au premier venu d'entre eux.
Le capitaine paraissait le plus content de tout
sachant que je n'étais pas riche ayant
seulement ce que j'avais envoyé de
francs à ma mère d'un exemplaire de
manuscrit que j'avais touché à mon arrivée
de Constantinople, il me donna de francs
soixante pour acheter mes galons.
Il me fallait porter de suite. J'arrivai à
Montlhemas un samedi et la première chose
qu'on m'offrit en arrivant d'un ma grande
compagnie était que j'avais gagné la
semaine de lundi matin à midi.
La semaine, le grand lauchement de la guerre

Et justement celui qui me cédait sa place
me disait qu'il s'en retirait avec quatre jours
de congés seulement. C'est lui le maître.
Alors j'ai dit que moi je pourrais
bien m'attendre à être condamné auparavant
avant que j'aie fini mes huit jours.
Avec dans une compagnie où je ne connais
absolument personne ni chef ni soldats. C'est
pire qu'un simple ouvrier qui serait nommé
contre maître dans un chantier où il ne connaît
ni patrons, ni ouvriers, ni les travaux qu'il
serait chargé de diriger. Je ne dormis
pas beaucoup cette nuit-là. Car outre la
démangeaison qui me tourmentait j'avais encore
à m'occuper de mes hommes d'œuvre de
pour la revue, car ce temple il y avait revue
tous les dimanches. Je commençais déjà
à trouver la corde du globe de laine ouant main
de main à être servie. A la revue, à même
mes nouveaux officiers en me posant en revue
me regardais d'une façon qui ne me disait rien
de bon. Ils me trouvaient sans doute bien
petit à bien jeune après 35 années
d'expérience dont plusieurs années d'expéditions
Chevaux

Enfin le capitaine me fit sortir de rang
et me plaça à côté de lui en face de la
compagnie. Il dit: Sabah tambour et chéom
de la 6^e compagnie vous reconnaître pour
votre caporal le nommé Duquenois ci-joint
à vous le reconnaître en l'acte qu'il vous
commandera sous l'intérêt de son unité et des
réglements militaires. Me voilà installé
et reconnu chef supérieur de tous les sabah
tambour et chéom non seulement de ma
compagnie mais à celle de la garnison entière.
Le caporal est le premier gradé de l'armée
et c'est le plus important et le plus difficile
à remplir. Le capitaine dans une compagnie
n'est qu'un symbole; il se débarrasse de
tout sur deux officiers, les chefs de section
à leur tour sur les sous-officiers et ces derniers
sur les caporaux qu'ils rendent responsables
de tout de l'ordre, de la discipline, de la
propreté des hommes et des chambres.
Pour tout ça il faudrait que le caporal
ait une instruction au-dessus de ses hommes
avec une connaissance parfaite des théories
et des règlements militaires. Qui lui donne
une réelle influence et une autorité naturelle
sur ses hommes; car il devrait être non

un bon père de famille mais aussi un
 instructeur et un éducateur. Mais hélas combien
 en trouvez-vous. Dans toute ma carrière militaire
 j'en ai trouvés un seul ayant toutes les
 qualités pour faire un caporal, et j'affirme
 ici que si l'armée française avait des
 caporaux comme celui sa valeur eût été
 triplée et les prisons militaires, les bagnes
 et les compagnies de discipline supprimées,
 car la plus part des punitions militaires
 viennent de l'ignorance, de la stupidité et de
 la bêtise des chefs. J'aurai occasion
 de parler plus loin de ce caporal modèle
 que je ne connais du reste que dans mon
 deuxième congé. — Je pris donc le dimanche
 ce dimanche-là quelques instants après avoir
 été officiellement reconnu comme caporal, je
 me fis donner par mon précédent, un visa,
 tous les renseignements indispensables pour un
 scribe, et me mis tout pour écrire. Je
 passai le restant de la journée à lire et à
 relire les noms des hommes sur la liste que
 j'avais remis afin de pouvoir appeler chacun
 par son nom sans hésiter et sans fausse appellation.

Le vieil me dit que j'aurais bien de la chance si je pouvais fêter cette semaine comme lui avec seulement quatre jours de congés. Je lui dis que on aura des regards pour un pauvre débutant, jeune et ignorant. Oui, oui, dit le vieil, on t'en fera des regards, tu verras. Bonne chance dit-il moi je vais me préparer pour le peloton de chasse. Dès le soir de ce jour j'intendis par nossein plusieurs punitions de congés pour des copolaires de semaine, les uns pour arriver en retard avec leurs hommes de corvée, les autres parce qu'ils n'ont pas le nombre d'hommes demandés, d'autres parce que leurs hommes n'étaient pas entendus réglementairement. J'en tremblais chaque fois que j'intendais sonner aux copolaires de semaine. Après la journée se passa sans qu'on trouvât rien à dire de copolaires de semaine de la 6^{me} de second. Et il en fut de même le lendemain et jours suivants jusqu'à samedi qui était donc le grand jour de moi. Le copolaire de semaine avait à s'occuper comme les autres de travaux de propreté de sa chambre et de ses hommes et de se préparer lui même pour la revue de samedi dans la chambre et pour la garde-revue de dimanche.

et en même temps obligé de répondre aux
 appels de ses fonctions de tous les côtés. Jamais
 de ma vie je n'ai eu tant d'ambours et d'occupa-
 tions qu'en ce temps-là. Afin il finit comme les
 autres sans accident. Il ne me restait plus qu'un
 demi-journée de cette terrible semaine, elle se
 termina comme les autres. Ce fut avec un bonheur
 réel que je transmis à mon successeur ma liste
 de corvées et tous les renseignements en règle. Le soir
 j'étais libre d'aller me promener pour la première
 fois avec mes galeons de laine et mon grand
 bobas, pendant que la plus part de ceux qui avaient
 survécu, avec moi allaient aux peloton de
 punition. - Maintenant j'avais du temps à
 attendre avant que mon tour revienne, cette
 semaine venait moins. Le tour ne revint même
 pas à Montillemont car un mois après nous
 partions pour Valence, le deuxième bataillon,
 qui n'était de cette que d'une première étape
 pour Lyon. En effet peu de temps après notre
 départ deux régiments pour aller dans cette
 bonne garnison, sous les ordres du fameux
 Castellan le fou qui ne voulait pas que les
 soldats se reposassent jamais ni jour ni nuit
 ni fête ni dimanche. C'était même ces jours-
 là que il choisissait pour faire ses gaudes folles.

sortaient dans la rue quand les clubs étaient
parque menés afin d'avoir le plaisir de les faire
cirer par les troupes, fantassins, cavalerie et
artillerie. On disait même que les cultivateurs
militaires par jalousie de tout de voir pénétrer
leurs récoltes, car ils étaient logiquement indignés
aussi bien que les pâtisseries de Lyon dont
il fallait piller les boutiques, comme et biser
tout par des bataillons de garnison, histoire
de dire. En arrivant à Lyon nous allâmes
à bord au Camp de Satory, où je fus
porté avec un peu pour voir Sébastopol.
Car le toqué maréchal divisait toujours son
armée en deux parties égales, une au camp
et l'autre en ville afin de pouvoir la lancer
l'une contre l'autre quand son cœur se fâcher
le premier, et chaque fois il y avait des morts
et des blessés, et la grande satisfaction du vieux
coquin. Cependant l'hiver 1857-58 nous nous
trouvions à Lyon et ce fut là, le premier
janvier 1858, qui eut lieu pour moi un des
plus grands événements de ma vie. On pourrait
dire en lisant ceci que les événements de cette
vie n'ont pas eu alors grand importance.
Mais combien sont peu importants pour
le monde en général les événements

13

particulier et qui intérieurement regardant au plus
haut degré ceux qui en sont l'objet pour l'entretien
de gens et pour de la première continuation et le
joie du mariage ne sont ils pas les plus grands
événements de leur vie. Le plus grand événement
de la vie d'un garde-champêtre est le jour où il
y a été nommé. Que lui fit plus de plaisir que
le titre de président de république ne fit à Nelson
Jaurès. Je connais un homme ici qui s'est
devenu poète de joie le jour où il avait été
nommé commissaire à la gare. J'ai eu
un beau frère qui resta huit jours seul de
bonheur parce qu'il avait été accepté comme
porte-faix dans les compagnons de bord des
de Nantes. Et il y en a aussi des milliers et des
milliers d'événements particuliers qui peuvent inaperçus
et qui sont le bonheur de tout de gens, bonheurs
momentanés, souvent, mais qui le sont pour ceux
un grand événement. — L'événement dont je
veux parler arriva pour moi le matin du
premier. J'avais au moment même que
nous étions entrés, à la Contine de Liban
la nouvelle année. Tout à coup, le soir
de ma compagnie entre et demandait le capitaine
Biquier. J'ai répondu je ne sais pas s'il
est vous et le nomme avec l'altération de la voix
Je n'ai bien que Louis Wopelcom le 2 décembre
grand on vint lui annoncer que l'insurrection était
vaincue et qu'il pouvait aller tranquillement
avec sa famille s'installer sur le trône n'est plus
de joie que j'en eus en entendant le fourrier
prononcer les paroles car lui s'y attendait, ou
de moins de deux choses l'une, ou aller
au camp de Satory recevoir sa paye, sa
ballon, sa

le corps, comme on le lui avait dit ou aller
dans le trou. Mais moi je n'attendais rien.
Et comment d'ailleurs. J'étais le plus jeune
caporal de la compagnie et même je n'étais
de tout le régiment et sans aucune espèce
de protection. Ce fut une véritable surprise
pour moi, comme pour nos collègues, ces
vieux caporaux et qui avaient depuis longtemps
leur tour de passer soit aux voltigeurs soit aux
grenadiers. Être voltigeur ou grenadier
était le plus grand bonheur des simples
soldats qui ne savaient ni lire ni écrire
et qui ne pouvaient par conséquent espérer
autre chose, c'était pour eux le bout
de marichal. Mais y passer il fallait
avoir des qualités et même des vertus
spéciales. Il fallait être d'une probité
exemplaire et d'une conduite irréprochable,
et il fallait être bon marchand et bon
tenancier. Mais pour les caporaux et pour
les officiers qui y passaient il fallait encore
autres toutes ces qualités, être bon théoricien
et bon commandant et il fallait être
comme on disait sans peur et sans
reproches. Car ces compagnies d'élite
compagnies d'élite avaient l'honneur de

des charges spéciales à la guerre. Les places
étaient toujours en avant garde, en première
dans les ports avancés, et enfin dans toutes
les positions les plus difficiles et les plus
dangereuses. Et quand il fallait battre en
retraite ou reculer c'était elles qui étaient
chargées de soutenir la retraite. En avant
dans les villes de garnison elles ne montaient
la garde que dans des ports d'honneur
soient des ports payés. Et les hommes
dans ces compagnies étaient exemptés
de corvées excepté les corvées de la Compagnie
pour les vivres ou autres affaires communes
exclusivement la Compagnie. On y était
mieux nourri, et on recevait double solde
et on portait un habillement distingué.
Les seuls officiers et caporaux dans les Compagnies
n'avaient plus ainsi rien à commander
ni à surveiller, les hommes étaient tous des
sujets de premier choix savaient ce qu'ils
avaient à faire. — On conçoit donc
le petit bonheur que j'éprouvai
à l'annonce d'une pareille nouvelle
et qui causait promise les caporaux
de ce régiment en grand étonnement.

perdant que j'étais encore à la Canton
des caporaux de villageurs ayant appris
quel était leur nouveau collègue y
vinrent me chercher, et alors tous en
étant le premier l'an on feta en
même temps le nouveau promu.
Quand je montai dans ma chaudière
mon lit et mes effets étaient déjà
partis. Les villageurs de ma nouvelle
escouade étaient prêtes et les armer
chez eux. A Paris le drapeau je sortais
avec mes nouveaux collègues fiers
comme un général dans mon nouveau
costume. Les autres caporaux en me
voyant les uns me félicitaient, mais les
plus port faisaient de vilaines gaiman
en se disant: qu'est-ce qu'il a fait pour
ce jeune blanc bec pour être déjà
chef de villageurs. Il n'avait d'autres
protections. Qui en effet j'étais de
partitions, je les avais vu dans les
journes d'abord par mon premier
Capitaine, et ensuite dans celle fournie
par mon second Capitaine, qui portait
conducte exemplaire, bon marcheur bon
tenir. Son corporal commandant parfaitement
la théorie et tous les règlements, fereis
un excellent soldat-officier. Voilà mes
protections. Quelqu'un me jeta
alors le plus heureux mortel du monde.

Cette compagnie de voltigeurs formait
une vraie famille dont le capitaine
le meilleur que j'ai connu, en était
le père, le lieutenant son fils aîné qui
était avec nous comme un frère les
sous officiers, tirant tous de vieilles mèches
et décorés et qui avaient atteint le but
de leur vie et n'attendaient plus que la
retraite. Il n'y avait que son lieutenant
qui était encore jeune et qui l'ambition
se monter sans les hauts grades qui voulaient
nous tourmenter en peu d'instants de faiblesse
zèle pour obtenir son lieutenance il l'attendait
de commandant et de colonel. Mais notre
capitaine l'arrêtait avant dans son zèle mal
placé en lui disant qu'il ne fallait pas
oublier qu'il était dans une compagnie
d'élites, des hommes choisis parmi les
meilleurs et qui savaient tous leur métier
mieux que lui.

Environ un mois après, dans les premiers
jours de janvier nous fumes réveillés en
sursaut par ce son lugubre de clairon
qu'on appelle le général et ce n'était pas

cette campagne vivement pour nous.
Nous étions assez habitué à ces surprises
de nuit, et c'était pour ce que nous
tenions toujours nos sacs et nos bagages
prêts; car avec Cortelane il ne fallait pas
songer à porter ses sacs et les bagages
complète. Ce toqué ne comprenait pas
un soldat sans sac pas plus qu'un cavalier
sans cheval. Quand on batait le giron
il fallait tout emporter car on n'était
jamais sûr de revenir dans la même
caserne après la tournée. Aussi cette
fois nous fûmes bien surpris lorsqu'on
vint nous dire de laisser nos sacs et de
prendre au lieu de cartouches blanches des
cartouches à balles. Pour le coup nous
visions, ce n'était plus pour rien. Cortelane
va nous faire prendre le camp d'athonay
avec ses balles et ses boulets comme nous
en avions fait Sebastopol, ce il avait fait
dans les pyramides avec son collègue
Baraguedillier. On disait en effet que la
faute de grandes manœuvres consistait à
contre corps d'armée, celui de Baragued

ayant enveloppé celui de Cartelane
 celui-ci n'aurait pu avoir perdu la partie
 ou comme a ses jets de charge a baller
 ou bien peut être allions nous mettre les
 hommes ce qui leur promettait souvent
 le vieux maboul & les moudes villageois de
 revette qu'il manifestaient. Nous sortîmes
 et nous voilà à parcourir les rues, l'arme
 sur l'épaule, fusils chargés et bayonnettes au
 canon. On ne voyait pas un chat dans
 les rues. Juste qu'il y avait donc de nouveau
 nous n'en savions rien. On marchait
 toujours bataillon par bataillon sentinelles
 dans les rues. Cependant en passant sur
 la place Belcour je mis un peu à côté
 de rangs et voyant deux civils qui longeaient
 les murs en se baissant. Ils avaient peur
 sans doute. Je leur demandai à voix basse
 ce qu'il y avait de nouveau. L'impression
 et assomée, me fut il répondu de cette
 peine intelligible. Je compris alors l'affaire
 et tout la révolution qui avait sans doute
 commencé à Paris et qui se propageait à
 Lyon. Cependant nous retournâmes
 à nos casernes sans avoir rien fait ni vu

Moi seul peut être de toute l'armée
avais pour quoi nous étions sortis d'une
façon si extraordinaire. Mais le matin
on nous disait qu'en effet l'empereur avait
failli être assassiné dans la nuit en allant
à l'opéra, lui et l'impératrice, que sa voiture
avait été renversée et qu'il y eut plusieurs
cavaliers de l'escorte tués, et que les
assassins, deux italiens, orsini et pietro
avaient été arrêtés. C'était donc à dire
qu'il y avait eu de l'épiche. Il ne restait donc aux
prêtres que chanter. Ce d'un laudamus.
et nous autres jeunes gens à échanger
nos fusils avec les tire-balles, ce qui est beaucoup
plus difficile qu'avec une capsule.
A propos de tire-balles. Cortés ne pouvait
pas souffrir les volteurs. Aussi n'étaient
nous jamais allés chez lui, toujours de
genoux. Un jour en effet dans une
manœuvre à blanc le vieux coquin avait
reçu un tire-balle dans son chapeau à plume
que lui avait rasé par les cheveux, il n'en
avait aucun, mais le cuir blanc du crâne
et ce tire-balle venait d'une compagnie

de voltigeurs. Il avait bien demandé quel
 était cet excellent tirien qui visait si bien
 il n'avait qu'à sortir des rangs il le décorer
 de suite. Mais cet excellent tirien s'en gardait
 si à faire connaître on pensa en revue
 toute les gibernes, mais chacun avait
 son tire balle - j'ai commencé à
 écrire Armes en homme Ros port ancien
 s'abait de Louis Philippe et s'il le regarda
 de 48, qui me affirmé qu'il était alors
 voltigeur dans cette Compagnie et qu'il
 avait parfaitement comme celui qui avait
 fait le coup. A toute la Compagnie le j'avais
 mais pas de danger qu'il penserait à aller le voir.
 Ce qu'il regrette tout son temps les s'abait de
 l'armée et il y en eut que le voltigeur avait
 visé quelque brillamment trop haut. Et non
 seulement les s'abait mais aussi les officiers le
 regrettaient car si la victoire faisait pivoter
 les troupes, lequel selon lui ne devaient pas
 durer plus longtemps que leurs capotes, les
 officiers étaient encore plus mécontents alors
 il plus souvent en une hon propos. Le vain
 coqueur qui avait toutes les voix, les coquins

A les folies, allait jusqu'à se mettre en
chapeau civil et robe grande blouse pour en
son habit de maréchal qu'il ne quittait
jamais ni jour ni nuit, et allait ainsi
avec une fausse barbe et une perruque sur
les côtés des officiers, ou il payait à boire
à l'élégant en même que de se bécotant
le coiffeur de bossue, cette vieille canaille
et naturellement les officiers tombaient
dans le panneau ou dans le piège. Alors
la vieille canaille relevait sa grande blouse
et prenait sa voix naturelle et leur disait
voilà Monsieur, cette vieille canaille, le coiffeur
de bossue, le vieux fou, cette vieille sotte,
oh monsieur vous n'avez rien par Corletane
est bien aller donc à la prison au
haut au fort Saint-Joy, pour voir si vous
trouverez comme se pensait. On appelait
alors la prison Corletane un batarde
particulière du fort Saint-Joy, où l'on enfermait
tous les officiers punis et où ils étaient moins
à peu près comme le simple soldat et
coûtaient sur un lit de camp avec des
couverts de corvées. Cependant il

De la misère aux militaires il n'en fut
pas moins aux civils, avec lui Lyon était
constamment comme en état de siège.
Nous n'étions pas là comme des soldats
jeuneurs tenant garnison dans une ville
de France. Nous étions, comme une armée
envahissante tenant la ville et ses habitants
sous la menace d'un bombardement
au moindre signe de révolte. Dans les
forts entourant la ville étaient armés
de canon baïonnettes scellées, et nous
autres nous officiers et corporaux étions exercés
aux ~~manœuvres~~ du canon. Il était
absolument interdit aux soldats de
fréquenter les civils sous peine de prison.
Si l'empereur eût été assassiné comme
on l'avait dit et que les lyonnais eussent
manifesté le moindre mouvement comme
il était probable la vieille canaille
n'aurait pas manqué de mettre ses
menaces d'écroulement à exécution.

Enfin ce fut avec un grand bonheur
qu'au printemps de cette année 1858
nous recevions l'ordre de quitter Lyon
et son terrible César et tyran.

Nous partions bien entendu sans savoir
ou nos alliés. En ce temps là les troupes
voyageaient continuellement sillonnant
les routes de France en tous sens et s'entre-
croisaient sans jamais savoir quel était
le but de leur voyage. Nous eûmes
nous partimes du côté de la Bourgogne
que nous traversâmes toute entière.
A Dijon on nous fit une fête particu-
lière. Parce que ce fut de cette ville que
le régiment partit pour Sébastopol. ils
fêtaient bien le régiment, mais ceux qui avaient
quitté Dijon avec lui en 1854 n'étaient
plus là. Ils dormaient la bas depuis
longtemps sous les ordres de Sébastopol
avec les canotiers de la Burgine.
N'importe nous eûmes qui les avaient
remplacés la bas, les remplaçons aussi
à la belle fête de Dijon où le grand bourgeois
coulait à pleins tonneaux. Après la
Bourgogne nous entrâmes dans le Chou-
pays de quelques pays de grands vins.
Ce fut seulement le Chouze qu'on
appris que nous allions au camp

de Cholon et ^{les} nous arrivâmes trois jours
 après. Ce camp venait d'être créé
 pour des grandes manœuvres et surtout
 pour l'essai des manœuvres nouvelles
 et des nouvelles armes dont les transformations
 venaient de commencer surtout les points d'armes
 toutes les nations d'armes civiles. C'était à savoir
 qui inventaient les manœuvres et les armes
 les plus hautes et les plus rapides pour la
 destruction en masse des civils. Ce fut là
 que nos vieux fusils à canon lisse d'oballe
 rondes furent transformés en fusils à cartouches
 rayés et à oballe allongues qui portaient le
 double plus loin que les premiers. Les
 manœuvres furent également toutes changées.
 au lieu de manœuvres sur trois et quatre
 rangs comme avant on ne manœuvrait
 plus que sur deux rangs. On nous avait
 distribuée de nouvelles théories et ce fut là
 une rude besogne pour les officiers. On nous
 a copié à cœur et à main levée les vieux
 livres de la vieille théorie mais jamais pu entrer
 à cœur et à main levée la nouvelle théorie encore
 plus difficilement. Pour moi cela ne fut
 qu'un effort de quelques jours.

je t'en alors caporal D'Ordinaire, c'est à dire
le provisionnaire de la compagnie car en ce
temps là chaque compagnie se nourrait
comme elle voulait ou du moins comme
elle pouvait sous la ressemblance de caporal
D'Ordinaire qui le sergent major donnait
tous les jours la somme revenant de la compagnie
pour l'Ordinaire, avec cette somme il était
libre d'aller acheter les denrées ou il voulait
mais il devait prendre exactement le nombre
de kilos et de grammes portés sur le cahier
et les payer immédiatement en présence de
hommes de corvée et en faisant signer son
cahier par les fournisseurs. Les hommes de corvée
avaient aussi le droit et même le devoir de
refuser les denrées si elles ne paraissaient pas
de bonne qualité. Car se trouvait des cabarets
qui s'entendaient avec les fournisseurs pour peser
de la mauvaise marchandise ou pour peser
quelques kilos de viande en moins et recevoir
du fournisseur la différence en monnaie pour
aller prendre le café aux frais de la compagnie.
Il en avait plus encore. Certains avaient
bon porteur et comme on n'était alors

bon tirer de corotter, arrivant à faire signer
 leur cahiers sans payer, elle quant de protêts
 plus ou moins foliacieux. Mais tous ceux
 que j'ai vu se lancer dans ces mauvais
 trucs ont mal tourné, car la meche finit
 toujours tôt ou tard par être vendue et
 il ne restait que malheur, grâce à faire
 sauter la cervelle ou à aller avec trois
 forçés. Mais chez nous, ces hommes d'élite
 ces vilains trucs d'insinuer, aussi
 nous étions tellement novices, nous
 même quand nous trouvions de l'argent
 à bon marché n'osant dépenser toute
 la somme journalière qu'on nous donnait
 on en mettait de côté pour former un
 boni que l'on trouvait à dépenser dans
 occasions, plus difficile, ou même plus
 favorables, car quelquefois on le dépensait
 à fêter un anniversaire quelconque.
 Cependant j'avais le droit de recevoir
 des fournitures le tiers pour cent, comme
 cela se pratiquait dans le commerce quand
 on paie comptant de sorte que j'avais
 toujours mes poches pleines de monnaie
 disponible dont j'en faisais cadeau

sur sous officiers sous forme de pact, mais
cela prouvait bien l'opinion d'un homme. Car ces
vieilles sous offes qu'on leur donnait de core,
et médailles d'argent pour services rendus
rien avaient jamais eue. Je ne leur redonnais
jamais de restes. A quoi bon j'en avais de
l'argent qui fait commettre tant de crimes
et d'infamies dans ce monde a long ou a court
pour moi un objet de mépris autant que
les vains honneurs qu'on obtient par lui.

Cette année, pendant que nous manœuvrions
dans cette immense plaine de Châlons ou
le fameux Atilla, le fils de Dieu, fut arrêté.
L'empereur voyageait en Bretagne, accompagné
de sa belle espagnole, ou il s'arrêta pour
à poils rouges. L'Après avoir parcouru
la Bretagne et la Normandie pour montrer
aux Bretons et aux Normands, qu'il n'avait
pas été assassiné, il vint au camp de
Châlons pour voir la fin des manœuvres.
Ce fut là que j'eus l'honneur de voir cette
triste figure de Napoléon le petit qui ne
ressemblait en rien aux Bonaparte
desquels on se dit il ne descendait pas.

par un Victor Hugo nous avoit qu'il
 étoit le fils d'un certain d'un amiral
 hollandais un nommé Vanuel.

Là ce beau couple impérial ~~le~~ Eugénie
 et la Bragance étoient chez eux dans
 leur famille militaire. aucun civil
 ou petit ne ayant le droit d'approcher
 du camp. On voyoit souvent la belle
 Eugénie de Montijo se promener toute
 seule dans le camp comme une simple
 paysanne, allant dans les cuisines causer
 avec les marmitons et faisant sans doute
 de goûter leur soupe. D'autre fois elle
 allait à cheval entourée de ses cents
 gardes de ces beaux hommes, les plus
 beaux de France, choisis par elle pour
 former son escadron marseillais.

Le jour de la grande revue de fin de monaie
 fut une jour pour nous les voltigeurs et les
 grenadiers. après avoir été sac au dos
 depuis quatre heures du matin jusqu'à trois
 heures de l'après midi, à peine eûmes
 nous le temps de manger la soupe
 que nous fallut remettre le sac sur le
 dos pour aller à Reims ou à leur magasin.

devaient aller le lendemain. La route étoit
fort belle, elle étoit de voir des Ours, des
à chaque instant nous passions sous
des arcs de triomphe. Nous arrivâmes
à Reims très tard dans la nuit et dûmes
être parqués dans la cour de la caserne
remplie de soldats et de tout blancs de poussière.
La ville étoit bordée de monde, et les civils
durent faire comme cochon à la belle étoile.
Nous eûmes même, par le temps de nous
reposer de route, car il fallut nous payer
pour aller former la haie à l'entrée de la
majesté impériale qui devaient arriver
de bonne heure. Charles VII fut conduit
à Reims par Jeanne d'Arc en cuirasse
Notre sœur de Badenque arriva conduite
par Eugénie de Montijo en Crinolette
Mais on disoit cependant qu'elle portoit
aussi une cuirasse sous forme de corset
comme son maître. Car depuis l'attente
d'origine ils ne se sentaient très sur leurs
pieds que au milieu des soldats et des
pour ce qu'ils ne faisoient plus un pas
sans être escortés de nombreuses escadrons.

et entre deux haies de fantassins, bédouins
 les routes et les rues sans compter les mille
 agents secrets et autres dont on entoura
 partout sous toute, sorte de couverture
 fouillant et espionnant. — En arrivant
 ils allèrent d'abord à la cathédrale à la
 porte de laquelle ils furent reçus par le
 cardinal évêque qui leur fit leur bon
 voyage de Charles VII le victorieux et de Jean
 d'Arc, et surtout de barbares et sauvages
 Clovis le fondateur de la monarchie
 française, qu'il fonda sur le trône, le
 sang, et le sang; sur le sang de sa propre
 famille de ses neveux et de ses enfants
 qu'il avait tous assassinés. Et ce fut
 pour ce qu'il fut bien reçu par saint
 Romé et par le fils aîné de Marie
 qui envoya de ciel une colombe
 avec une petite fiole pleine d'huile
 pour oindre la tête de l'assassin, comme
 dans Jérusalem le farouche yehovah
 envoya aussi une colombe sur ce fils
 bédouin, traître et lâche, le jour où il
 parjura, renia son Dieu, sa famille
 et trahit sa nation. — Cette petite
 fiole

semble servir en suite à rendre tous les
successeurs du bandit franc jusqu'à Louis
XVI sur la tête de quel elle fut cassée.
De sorte que ^{quand} il fut question de sacrer le
bandit corse, l'oncle de notre Tribodingue
celui-ci fut obligé d'en faire venir une
autre. Mais elle ne vint pas de ciel
cette fois de moins directement, elle vint
de Rome, qui est de cette la grande succursale
de ciel chrétien, et fut assemblée par le
grand vicaire de bandit crucifié qui le
bandit corse avait cherché par des gardes.
Etant ainsi de la porte de cathédrale
je pensai à toutes ces choses là pendant
la comédie qui se jouait dans l'intérieur.
Nous restâmes deux jours ainsi à Reims, toujours
sur nos pieds et nous formant le bœuf
dans les rues ou devant passer leur journée
allant, le jour à la justice, à la mairie, à l'église
et le nuit au bal ou au théâtre, car la comédie
ou sache il fallait aussi la comédie profane.
Après avoir assisté en sainte bégothie aux
cérémonies du temple catholique, la belle Eugénie
assistait le soir en véritable bacchante par son

rue des bacchantes du temple de Bacchus
 de Bacchus, avec une compagnie de jeunes
 bacchantes plus nombreuses que celles qui elles
 qui accompagnent Dionysos dans ses
 grands voyages. Malheureusement pour
 ces belles bacchantes, elles n'avaient pour ardeur
 que de vieux vitons tordus et pelés, de vieux
 marchaux, pafes à main. Elles ne devaient pas
 s'arrêter beaucoup avec ces vieux marchaux
 surtout avec ces vieux marchaux qui ne
 savaient parler que le grossier langage de casans
 et de camps. — Quand tout fut terminé
 nous retourner vers le camp où on nous
 avait que nous portions le lendemain
 mais comme l'habitude, pour une distance
 inconnue, de nous pour nous aller petits
 selds. Nous commençons la route par
 la Champagne apercevant, par le champ
 pailleux et des pierres à fleur que nous
 avions déjà traversée en venant au camp
 de Chobon, mais la vraie Champagne
 de bon vin, car notre première étape
 fut Epernay. Pour nos prochaines
 de la belle sous-jouare pays de meules

a moulins, a provins, par des routes
arrivâmes enfin a Paris par la barrière
Fontainebleau. Nous allâmes nous coucher
dans une vieille caserne, a peu près vers ce
ne fut que le lendemain qu'on dit que nous
retournions a Paris du moins pour quelques temps.
Cette nouvelle fut généralement bien accueillie
il y avait cependant quelques vices que fiers
legérâmes ils nous disaient que nous serions
encore plus mal menés a Paris que l'étaient
a Lyon avec le jour Cortland. Cela me sem-
blait guère possible. - pour une part
j'étais bien content d'y rester afin de voir les
belles choses de cette immense localité
humaine dont j'avais déjà entendu parler.
Mon premier et mon unique instituteur
m'avait fait comprendre la base de Sébas-
topol, au meilleur moyen de s'entretenir dans la
science naturelle, la seule utile, dans l'étude
des choses dans leur nature même. Or toutes
ces choses se trouvent ainsi a Paris dans les
musées de Louvre, de Luxembourg, de Clugny
de la Marine, de l'Artillerie, de jardin
de plantes, les théâtres, les cours de physiologie

de physique, de chimie et d'histoire naturelle
 on pourroit même y faire de belles études de
 manes naturelles, par les barrières, au guetier
 des chippans, aux carrières de Belle ville
 et de Montmorency. Et nous autres
 solistes nous vivions en toute liberté dans tous
 ces établissements. Et dans le théâtre nous
 avions un favori spécial et précieux pour
 que les civils étaient obligés de faire quelque
 entrée quelconque. L'hiver, on nous invitait pour
 avoir une place, nous autres il nous suffisoit
 d'arriver on nous mettait avant l'ouverture des
 portes pour y entrer librement en passant
 entre deux haies de civils qui nous rendaient
 bonjour. Et une fois entrés nous pouvions
 choisir la meilleure place. Nous ne
 nous trouvions pas beaucoup de reste. Bien
 en solistes. Demain aint il est vrai,
 la permission du théâtre le dimanche
 mais c'est pour aller avec les bacheliers
 des barrières ou dans les maisons des
 grands numéros rouges. Je ne trouvais
 jamais aucun collègue pour venir avec
 moi ni au théâtre ni aux cours de

de sciences naturelles, tous ces plus quant à
M. Clément par ses richesses pour aller aux bar-
rennes ils parfois faire en tour aux Arbres
mètres, au Louvre ou jardin des plantes
mais sans faire attention de quel voyaient
Sénar au musée pour le voyant une
statue ou un tableau représentant le nœ-
de la br intendant comme les singes de
jardin des plantes. Aussi je passais l'été
Alors je faisais des heures entières dans ces musées
ou l'on peut étudier, surtout aux Arbres Mètres
le genre humain par ses instruments depuis son
enfance pour venir à la fin jusqu'à nos jours
comme on peut l'étudier dans ses folies et ses
fureurs de musées de costumes, de armes
des instruments de torture dont il s'est
servi à travers les siècles encombres les
nœs separent de son berceau. On peut
aussi y faire des études morales et psy-
chologiques sur ce cerveau bête sans
plumes, le plus méchant, le plus stupi-
de et le plus malheureux de toutes les
créatures. Les chercheurs ou les faiseurs
d'âmes pourraient les trouver la d'âmes

entièrement offensifs et offensés, dans
 l'entrelacement de tortues, dans les costumes, les
 statues et les tableaux; il vivait la l'âme
 humaine dans toutes ses manifestations,
 dans ses chefs d'œuvre les plus monumentaux,
 comme dans ses conceptions les plus
 sublimes. Et quand on plante on peut
 voir et contempler toutes les autres créations
 de notre petit globe terrestre avec tous les végétaux
 qu'il produit naturellement et artificiellement,
 et les divers minéraux qui forment sa charpente.
 Enfin dans cette dernière comme on l'appelle
 un esprit attentif, scrutateur avec une bonne
 mémoire pourrais en peu de temps devenir
 un vrai savant. — Pour moi c'est un
 vrai bonheur. Car mon temps disponible
 est partagé entre ses musées et les cours
 de chimie, physique et histoire naturelle et
 tous les dimanches quand je n'ai pas
 de service et quand mes économies le
 permettent j'allais au théâtre.
 Notre service de poste n'est pas bien
 facile à Paris. Nous autres les voltigeurs
 ne montons guère la garde qui la place

vous pour garder la colonne et le grand
boudin coulé en bronze que la surmonte qui
au grand opera, a la porte de quel leur
majesté impériale faillait être tuée cette
année même pour la bombe d'Orsini.
Pour nous avions aussi la garde de Trochu
de notre régiment et enfin quelques services
de planton. Mais nous ne restâmes pas
longtemps dans cette vieille caserne de
papeincur. En ce temps là on ne laissait
pas dormir les soldats longtemps dans la même
caserne ni dans la même garnison. De
papeincur nous fûmes envoyés à Charente
pour garder les foyers, puis de là à y voir et
la Bourse et la maison de foyers.
En ce temps là si toutes choses te y en en
mouvement sur les routes, dans les rues et dans
les camps, il y avait une autre armée qui
ne choisait guère non plus. C'était l'armée
de charbonniers qui travaillaient continuellement
sur les places publiques dans toutes les villes
à Nottingham à Paris. C'était un des
moyens employés par Bismarck pour
occuper les foyers et les autres

occuper les politiques par les intimes,
 faire peur aux révolutionnaires par les vaines
 terreur en mouvement, distraire les autres
 par les charlatans des places publiques, tels
 étaient, voyait-il, les meilleurs moyens
 de régner et de gouverner ces bons Français.
 Ces charlatans sont le célèbre Montgéné
 le roi, venant jusqu'à nos maisons
 nous donner des leçons de somnambulisme
 et de prestidigitation. Quand nous étions
 au fort d'Yvetot il en vint un d'un genre
 particulier. Celui-là n'avait pas d'objets
 à double fond ni de cartes blanches,
 et n'avait ni sabre ni la perruque
 mais il faisait voler aux Français gogo,
 avec la complicité des chefs de bon
 grosses filets et qui contenaient chez
 eux quelques nigots. Son truc à lui
 était de vendre aux ignorants si mal
 alors comme aux autres, un certain
 livre merveilleux par lequel tout
 endormi pouvait s'apprendre seul
 à lire et à écrire. Il pouvait même
 devenir un grand écrivain en peu
 de temps.

Le beau charlatan s'appelait Jules Bida.
Il entra au fort avec le colonel et parqu
tous les officiers du régiment. On nous
fit descendre dans la cour, et lui, le seigneur
disant l'opéra de l'instruction et de l'éducation
moderne, nous fit un long discours, un
vrai boniment de charlatan, montrant
ses décorations, car il était décoré de
plusieurs croix, disant qu'il avait été
nommé par l'académie pour l'école des sciences
littéraires et scientifiques, par les majestés
impériales, les trinités, les monarchies et
l'académie et d'autres. Quand il eut terminé
son boniment les sergents majors parurent
devant lui hommes d'honneur et qu'en
voulait et envenant d'autorité certains
individus qui se couvraient la tête. Enfin muni
d'une grande opéra nous revînmes presque
tous le livre merveilleux pour le pays
de ces hommes qui devaient rester dans notre
petite ville. J'avais alors pour collègue
de section un corporal qui avait fait
ses classes comme on dit. Aussitôt qu'il
eut feuilleté le volume il me dit qu'

nous avions été volé. Et en effet sous
 ce volume de cinq ou six cents pages, il y avait
 d'abord un vingtaine de pages de notes
 personnelles illécites, qui avaient apparemment
 été la base de l'ouvrage entrepris par Jules Kader
 ensuite il y avait plusieurs sortes d'opuscules
 des modèles d'édition avec des explications
 gastronomiques pour imiter ces modèles; des
 extraits de la grammaire de L'honnête
 de l'orthographe nouvelle genre; puis
 des extraits tronqués et falsifiés de l'histoire
 de France et de l'histoire sainte, et puis,
 c'était tout, c'est à dire rien que des sottises.
 Mais le volume était volé et il fallait le
 payer. Une heure après des soldats
 entrèrent dans la chambre ~~du~~ ^{officier}
 à ceux qui nous avaient remis le volume
 pour dix sous, mais personne n'avait
 et le soir on voyait le feuillage de ce
 merveilleux livre aller dans les piques;
 la cour de la caserne et les latrines en étaient
 remplies. Si ce grand charlatan bête
 et ignorant de gouvernement était venu
 à la caserne je crois bien qu'il y aurait
 fait un mauvais quart d'heure.

Nous étions au commencement du paent
de 1889 et des bruits de guerre commencent
quelques temps. D'jà les Italiens demandent
on, aux paies avec les autrichiens et cela
parce que sur nos frontières. C'était une
belle occasion pour le roi de Bavière
qui ne pouvait vivre et régner que par la
force et le prestige de son armée qu'on
avait alors le meilleur de mon époque
nous avons vaincu la grande armée de Bismarck
Nicolas devant laquelle le vainqueur de Pyrrhus
fut obligé de battre en retraite.
Pour ces bruits de guerre nous fumes encore
envoyé par une autre bande de charlatans,
ceux-ci également potentes et garants par le
gouvernement. Citas les jésuites qui venaient
nous offrir des chapellets, des petits livres de
prière et de contiques appropriés pour le carême
tome et des scapulaires qui garantissaient
les soldats des balles et des boulets. ils
venaient tous les soirs dans la chapelle du
Fort chanter des contiques et confesser les
péchés catholiques afin qu'ils allaient avec
une conscience pure devant l'ennemi qui
heulerait leur force, et au cas où ils seraient

tuer malgré le scapulaire protecteur le
 chemin du paradis s'ouvrait immédiatement
 devant et ils entrent en triomphe au
 bon soir de gloire et de félicité éternelles.
 Un soir j'attendais voir cette comédie.
 Lorsque les confessions et les cantiques
 furent terminés un de ces pères nous
 fit un sermon sur les guerriers chrétiens.
 Cependant il devait être équilibré par les pères
 nous allions faire la guerre aux chrétiens,
 et même encore au chef de la chrétienté,
 au grand Vicaire J. Ch. le confesseur en
 carbonari et le Compère de notre Majesté
 namine Empereur qui devait y perdre tout
 sa puissance temporelle. Cependant le
 malin jésuite commençait les choses mieux
 que nous, car il annonçait la fin que
 nous ne tarderions pas à partir.

Et voilà que le soir même à l'appel
 on nous prévient que le général serait
 congné le lendemain matin, il qui
 nous fallait préparer nos effets de proce-
 dures, schacets et autres effets utiles
 en campagne, pour être versés au
 magasin

Ah quels cris de joie et d'allégresse accueillant
cette annonce. Des cris de vive l'Italie, vive
la France. Et les discussions et les conversations
tout en embellissant les effets comités on
jetant les billets encombrent il fallait
sentir cela. Si Jules Raveau est allé en Italie
à l'occasion de ces discussions sur l'Italie, son habitude
et sa position géographique et se sent d'être
leur en venant en France sur lequel il n'y a
rien, mais réellement ils en ont eu besoin
d'un qui leur apprendrait au moins que l'Italie
n'est pas en Afrique et que Waterloo quoiqu'
restant avec Marengo n'est pas en
Lombardie et que le général Kleber n'
fut pas vaincu par les Autrichiens. Absurdes.
Et se sentant d'autres choses qu'on en a eu
sujet de l'Italie. Cependant on nous avait
pas dit quel jour ni à quelle heure nous partions.
Ce ne fut que le lendemain à onze heures
qu'on nous vint de tenir prêt à partir
à trois heures du soir. encore on nous dit
pas ce nous allions. Faire une étape, ou
traverser le train? Nous nous en fûmes par l'habitude
de faire le train à temps.

N'importe, à trois heures nous étions à
 200, et un quart d'heure après nous marchions
 vers Paris au milieu d'une foule de gens qui
 bordaient les deux côtés de la route criant vive
 l'Italie, vive la France, vive le 26^{me} de ligne,
 agitant leur mouchoir, leur drapeau, d'autres
 des drapeaux ou fleurs; il y en avait qui avaient
 arrachés des plantes entières des jardins. Des
 voisins de la ville, des bourgeois, portaient
 la médaille de Saint Helène nous survolant
 en criant et pleurant. Notre musique jouait
 la Marseillaise et des civils la répétaient
 en la chantant. Chant d'origine cependant
 de cette époque impériale et pour lequel en
 d'autres circonstances ils auraient été envoyés
 à Cayenne, mais pour le moment à leur
 ordinaire. Je me trouvais désigné pour
 escorter le Drapeau porté par un lieutenant.
 Le pauvre drapeau tout en lambeaux et le
 hampe raccommodée avec du fil de fer.
 Tout le long de la route des bottes de fleurs
 de lauriers nous tombaient sur la tête.
 Nous entrâmes enfin dans Paris par le
 barreau d'Orléans par où nous fîmes
 notre premier entrée dans la capitale.

La foule grossissait toujours, nous avions de
peine à le percevoir. Les cris, les menaces et les
chapeaux agités et les fleurs et les lauriers coulaient
à pleins vides de plus en plus. Mais arrivons
enfin à la gare de Lyon et en dix minutes
nous fûmes installés dans les wagons, et parqués
derrière la haute porte. Alors ce fut le tour
des soldats de crier et de chanter le Marseillais
et autres chants révolutionnaires et guerriers.
Mais tout à coup le train s'arrêta et nous
crûmes tout le monde hors d'armes et bagages.
Quant à ce qu'il y avait de nous nous n'en
fûmes rien. Un fois tout le monde sorti
et sac au dos on fit par le flanc droit
et traversâmes une gare sans nous
pouvoir remarquer quelle gare que c'était.
Mais une fois dehors et sur la route
nous apprîmes que nous étions à Melun.
On nous conduisit dans une vieille
caserne où nous passâmes la nuit de
vaille par-dessus le manteau pourri.
Le lendemain on nous apprit que
nous étions partis avant même de nous
ce n'était que en faire départ. On avait

une langue où tous les mots se terminent
invariablement par des voyelles. Le
masculin singulier par *o*, le pluriel
par *i*; le féminin singulier par *a* et
le pluriel par *e*. Et la prononciation
est également très facile. Les mots
se prononcent du bout de la langue
à peu près, contrairement aux langues
anglo-saxonnes qui se prononcent de
l'arrière. C'est prouvé que ces langues
ont été communiquées aux hommes par
des fauves tendus que les Latins leur
ont été par des oiseaux.

Mais ne nous ennuions pas trop
à Nidun. Beaucoup avaient déjà
de l'argent de chez eux et s'amusant
à le dépenser dans les cafés et cabarets
à la grande satisfaction des Diables.
Moi je passais tout mon temps disponible
à étudier ma grammaire que je portais
toujours dans la poche de ma chemise
car nous n'avions plus que la copie
la pratique et le *Thyph* thébétien
le plus sommaire possible. Mais pendant
ce temps les autres se réunissaient
vers l'Italie à chaque instant nous
voyions passer d'immenses trains
de *bois* *abalo* *ohi*. Tous les minéraux

à nous demander si on allait pas nous
 obliger là, nous qui étions parties les
 premières. — Enfin notre tour vint.
 On nous prévint un soir à nous aussi
 près. On nous distribua du pain
 et la soupe de route en nous disant
 que nous serions probablement à 8
 heures dans le train. Pour le cas
 chacun était muni de fromage ou
 saucisson, et puis du vin. Chacun
 avait son litre dans sa poche.
 Nous nous embarquâmes au milieu
 de la nuit en chantant la marseillaise
 et le chant du départ accompagnés
 encore par la population malgré l'heure
 de la nuit. L'embarquement ne fut
 pas long; mais nous étions bien gênés
 dans les wagons, à ces gens compatissants
 avec nos arrets et bagages. Mais comme
 on buvait. On voyait à chaque instant
 les bouteilles voler par les portières.
 Je crois bien que les fosses du chemin
 de fer de Paris à Marseille devaient
 être remplies de bouteilles. Quand on
 s'arrêtait dans les grandes gares pour la nuit

les trains rapides on pouvait descendre
pour respirer l'air et se dégourdir les jambes.
Ils des marçantis précédées sans doute
se trouvaient avec des paniers pleins de
vin et d'autres avec des saucissons.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'à Arles
sans encombre. Mais là il fallut
nous arrêter. plus moyen d'aller plus
loin. De là à Marseille la voie était
encombrée et Marseille elle même.
Nous fûmes obligés de prendre une
autre direction, et d'aller de Arles
à Boulogne, mais ce jour là cette fois, en
passant par Salon et Aix, par
une chaleur torride, tous les jours semblaient
de feu et couvert de noyades. Le soir
on nous logea en petit porteur,
dans les villes, les bourgs, les hameaux,
les fermes. Arrivés à Boulogne nous
vîmes que le temps de se couvrir le soir
de nos capotes et des casses une croûte
qu'il nous fallait encore emporter
mes sur l'eau cette fois. Cependant
avant d'embarquer nous eûmes le temps

de connaître le général de division qui
 allait nous commander la base et le
 général Ulrich. Il nous fit un discours
 dans lequel il y avait un peu de tout;
 de l'histoire ancienne, de l'histoire moderne
 des armes perfectionnées, des légions, de la
 géographie et même de la météorologie,
 car il expliquait comment il nous fallait
 nous préparer les bases, les variations de
 la température que nous allions supporter.
 Puis il termina par une phrase que nous
 pouvions avoir confiance en lui comme
 il avait confiance en nous. Rappelez
 vous que vous aller combattre sur une
 terre où à chaque pas vous trouverez les
 traces glorieuses de vos pères, soyez dignes
 d'eux. Mais, déjà des chalands nous attendaient
 pour nous conduire à bord et bientôt nous
 fûmes installés sur le navire servis comme
 des soldats. On voyait de tous côtés des
 navires chargés comme le nôtre, des chalands
 qui en emportaient toujours, portés on
 voyait un grand nombre de Kopsis rouges.
 Les cris et les chants se faisaient entendre sur
 toute comme sur l'écluse, on promettait des

his d'adieu le Français pour beaucoup
le fut adieu éternel. Notre navire se
mit en route avec plusieurs autres.
Nous allâmes d'abord vers le sud-est
que elle se parut à l'horizon, tant
que nous voyions d'autres navires
également chargés de troupes venant
de Marseille et d'Ajaccio qui filait
droit au Nord. Ou plutôt nous le
fîmes. En allant à Sébastopol
nous suivions aussi la même direction.
Comme j'étais déjà assez bien géographe
je savais bien que l'Étolie de Thourair
était sur notre gauche, c'est à dire au
Nord de la Méditerranée et nous
continuions à filer vers le couchant.
Mais la nuit étant venue chacun chercha
le moyen de se reposer comme il put.
On se coucha les uns sur les autres.
Le lendemain matin je vis le soleil
se lever d'une nouvelle manière nous
allions toujours à l'Occident on ne
plus voyait terre. Cependant vers
trois heures de l'après midi nous

apparemment sur la gauche une jolie bande
 bleue se voit à l'horizon, de laquelle nous nous
 approchions toujours. C'est nos voisins
 comme une forêt de mâts au sommet
 desquels flottaient des drapeaux tricolores,
 et derrière cette forêt quelque chose comme
 une ville mais dont les monuments
 de la base au sommet les premiers sont
 des rochers, dis paraissent entièrement
 sous des drapeaux, des guirlandes et autres
 drapeaux multicolores. D'ya nous
 entendons les cloches de toutes les églises
 et des corps de canon annoncent notre
 arrivée. Quelle est cette ville? Citons
 Gênes disaient les uns, Naples disaient
 d'autres; il y en avait même qui disaient
 que c'était Venise. Mais j'étais certain que
 ce n'était aucune de ces villes-là. Nous avions
 dépassé Gênes depuis longtemps et nous étions
 encore loin de Naples et plus loin encore
 de Venise. Mais le navire s'arrêtait
 non loin du quai et fut aussitôt accosté
 par de grands charbonniers ^{deux} dans nos machines
 par la compagnie. arrivés au quai
 nous sautâmes tous à terre et nous nous

par deux jeunes filles, ou plutôt deux
jeunes qui nous tubaient les mains en pinçant
de-ci et de là avec leurs petits doigts mouchonnés
marchant entre deux haies formées par ces jeunes
les mains pleines de fleurs et de cigares; la
terre elle-même était couverte de fleurs
et de feuilles. Les cloches sonnaient à toute
vitesse et des musiques jouaient la Marseillaise
et les cris de viva la Francia, viva l'Italia
viva Napoleone, viva Vittorio Emanuele
viva gli soldati, viva nostri libertatori
tandis qu'on se mettait par de multiples de voir
sur tout notre chemin. Nous avançions en
guisant de moucherolles des fleurs et des laurier
en attendant que nous en recevions dans
doute en fer et en plomb. On nous
conduisit hors la ville dans un immense
verger où nous comparâmes sur l'herbe.
Après alors que nous étions à Livorno
(Livorno, dans le Duché de Toscane)
Mais nous n'avons pas le temps de nous
reposer dans notre camp si soudainement
les citoyens de la ville tous habillés en
général volontaire vinrent nous voir

par les mains et nous entraînés dans
 les cafés, les restaurants, les auberges, ou chez
 leurs, ou les vins les liqueurs, les cafés et dans
 boisson du pays nous étions servis ordinairement
 au milieu des cris et des chants en toutes les
 langues. Tout le monde parlait à la
 fois chacun dans sa langue mais on se
 comprenait quand même. C'était pour les
 toscans l'amour de la liberté qui parlait
 et l'anglais n'a pas de langue, il nous
 autres nous nous passionnions facilement entraînés
 par le même enthousiasme ou plutôt par
 le même silence, car c'était un véritable
 silence patriotique et de liberté qui était
 au cœur de ces gens. Victor Emmanuel
 venait d'adopter aux toscans un chaleureux
 appel aux armes pour chasser de chez eux
 les étrangers, les autrichiens qui les oppriment
 et les tyranisent de si long temps, il les
 conviait à la grande union de tous les peuples
 italiens; il invitait à rendre leur effort aux
 soldats piemontais et aux lombards, il invitait
 surtout la grande nation amie de la
 liberté de l'indépendance de son peuple opprimé.

Cet appel était affiche partout à tous
les citoyens en attachant une copie dans
leur poche. On m'en donna une que
je lui remis et je compris aussi
bien que si c'est de la part de la France,
alors je conclus que je savais anglais l'italien
surtout à l'apprendre l'usage de la conversation.
Je comprends aussi de suite les cris et les
chants des toréadors mais je n'osais pas
me lancer dans leurs conversations de peur
de me voir bêtise. Je sentais la comme
vis à vis de la langue française en regardant
un régiment, je ne voulais parler rien
car j'en étais sûr pour rien du tout.
On nous avait cependant prévenu de
ne pas nous absenter trop loin ni trop
long temps du camp car on pouvait
prendre les armes d'un moment à l'autre.
Nous retournâmes donc au camp tous
plus ou moins lancés, toujours accompagnés
de nos frères d'armes qui tous, jeunes
et vieux allaient combattre avec nous
pour chasser les tyrans autrichiens.
L'appel de son côté tout le monde
se trouvait présent et nous parvînmes

que probablement nous porterons le lendemain
 matin de bonne heure. En effet c'est
 nous du matin nous deux s'en aller.
 Nous traversons la ville au milieu de min-
 entres comme que la vieille ayant nos poches
 pleines de cigares et nos petits bords pleins
 de vin et autres liqueurs. Pour éviter le
 encombrement des routes on nous fit faire
 quelques détours dans un train de voyage
 de divers dans les quels nous nous tenions
 debout et s'en aller. Nous nous entendons
 à dire que j'étais le même aspect que
 que l'ouvrier. A cet effet de bague de train
 on nous fit traverser la ville au milieu
 d'une foule indigne en comme un loup
 entre deux haies de beaux anges que nous
 tenions des cigares et nous tirant
 à pleurs. Mais nous y sommes par
 con après avoir fait une étape de chemin
 de fer et nous fallait l'air d'une route
 à pied. Mais de même de la ville venant
 comme une foule indigne routes et des
 jeunes gens des gamins même venant
 demander nos sacs et nos sacs pour porter

Et la route était peuplée comme les
rues de Louvain et de Paris, toutes ornées
de feuillage et de fleurs. A chaque centaine nous
passions sous d'immenses arcs de triomphes
auparès desquels était une chapelle
où un curé nous lançait des bénédiction
en balançant son ensensoir en chantant
le Credo. Ces curés cependant ne
devaient pas avoir le même enthousiasme
que les citoyens et citoyennes. Car Napoléon
avait dit dans son discours qu'il voulait
faire l'Italie libre de l'Adriatique
à ce qui voulait dire que son frère Victor
Emmanuel serait napoléon le plus roi de
piémont mais le roi de toute l'Italie.
Mais le pape alors que était assés le roi
de la Romagne que serait il? Et Victor
Emmanuel qui était considéré en Italie
comme un bon mécon, un libre penseur
par les catholiques. N'importe, ces curés
étaient nous benédisant quand même
pour servir le mouvement sans doute.
A peu près à moitié route nous nous
arrêtâmes pour faire le café. Alors les
mesures de pain après faire un dernier

morceaux d'en retournant tandis que
 d'autres musiciens venaient de pistora
 prendre leur place. Le soir nous
 entrâmes dans cette avec des musiciens
 avant, au milieu de la colonne. Adieu
 au son de toutes les toches d'au milieu
 d'une population indolente, les jeunes filles
 tout en formant les bœufs. Mais nous
 ne nous y arrêtâmes pas. Nous allâmes
 camper sur des collines en dehors de la ville
 et immédiatement organisâmes des postes
 d'on mit des sentinelles partout. Il
 était formellement défendu de sortir
 du camp. Seuls les journaux et copiers
 d'ordinaire dont j'en ai, pouvaient
 aller en ville avec des hommes de corvée
 pour chercher les provisions. Les civils
 tous habillés en gardes nationaux, comme
 à Livourne, voulaient nous entraîner
 dans les cafés; ils s'acharnaient à nous,
 ils suppliaient les officiers qui considéraient
 la corvée de nous laisser entrer en instant
 prendre quelques rafraichissements, mais par
 moyen, le commandant avait été donné.

Après la distribution des vivres j'eus
cependant occasion de retourner en ville
avec plusieurs autres, et pourvoir pour
faire de la monnaie. Nous encoûtrâmes
à avoir quelques pièces de prêt et le
soir de traversées qui nous revinrent
en pièces de vingt francs. Il fallait
monayer ces pièces pour pouvoir donner
son compte à chaque homme, ce que je
fus pour une assez mauvaise affaire. - La
bonne occasion de mettre en pratique
ce que j'avais appris de la langue italienne
et dont j'étais si fier. - Un groupe
de jeunes gens m'attournèrent et vinrent
me saisir, me porter pour ainsi dire,
malgré moi dans un grand café.
Là, ils me expliquèrent mon cahier
tant bien que mal, en leur montrant
mes pièces de vingt francs qu'il s'ag-
issait de monayer. Ces jeunes gens, bon
francs deputed pour un corsé en m'expli-
quer l'italien que j'avais écrit, je parlai
à merveille. Ils m'en firent sortir
en me disant qu'il fallait faire ma

Commissione. Et en effet quelques instants
 après il revint avec un vieillard qui tenait
 un sac plein de monnaie. Mais quelle
 monnaie? Oh ma oue beneguet! Des quadren-
 mizi, quodreni, quato quodreni, paoli
 mizi, paoli, fiorini, soldi etc. enfin je
 prîncipal notes sur mon carnet de la valeur
 de chaque pièce, et quant nous nous
 fûmes assis le vieillard me dit qu'il me
 donnait six francs en plus de mon
 compte pour la différence de la valeur
 de l'or avec toute la mitraille en cuivre
 et cuivre argenté qu'il me donnait.

Mais je ne pouvais rester le long temps, le
 vieux arrivait et j'avais le pain à faire, à
 partager ma mitraille entre les coproces
 des cocottes qui avaient emité la tribune
 à leur honneur. Je leur communiquai
 les notes que j'avais prises pour la valeur de
 chaque pièce et tout fut arrangé, tant
 que plusieurs autres coproces d'or même
 ne furent jamais en venir à bout.
 Je compris alors que j'avais bien fait
 d'acheter une grammaire italienne à Milan.

Nous voyageâmes ainsi tous les jours
au milieu de ces populations primitives,
au son des musiques et des cloches, guéris
de poussière et de fleuves jusqu'à Florence
(Firenze), la belle capitale du Duché
d'où le Duc autrichien venait de s'enfermer
avec sa garde sans avoir voulu essayer
de défendre son Duché. Là nous allâmes
campier dans un grand parc justement
en face du palais ducal. Nous vîmes
comme jadis le plus beau et plus riche
pays de la péninsule sans tirer un
coup de fusil. Le lendemain de
notre arrivée je me trouvais planté
chez un général de division qui s'était
installé dans une des plus belles maisons
dominant sur la grande place. Du re-
ctage de cette maison on se trouva
g'assés à la dernière scène terminante
et déclinante des toscans ou plutôt des
toscanes car je voyais partout que
des femmes, de toutes les jeunes filles
formant comme villes, des haies
des deux côtés de la grande Rue et de la

place, les autres femmes se tenaient sur
 les balcons, d'où pendaient des draperies
 multicolores, avec des paniers de fleurs
 et des couronnes. Les clochers de toutes
 les églises sonnait à toute volée au
 milieu se mêlait le bruit du canon et les
 cris interrompus de viva la France,
 viva l'Italie, viva Napoléon, viva
 Vittorio Emanuele, viva gli sabaudi
 francesi et piemontesi nostri liberatori.
 Mais bientôt j'entendis un bruit plus
 formidable encore de viva il principe
 Napoleone. C'était en effet le prince
 Jérôme Napoléon, surnommé pour
 son le prince plomb plomb, qui
 faisait son entrée triomphale à la
 Capitale toscane et qui fut plus
 tard, un instant la capitale d'Italie.
 De la crèche où je me trouvais je
 le voyais venir sur son cheval blanc le
 long de la grande rue; mais on ne
 pouvait s'apercevoir quoi travers une
 véritable pluie de fleurs et de couronnes
 par lesquelles il était littéralement enrobé.

Une nuée de jeunes années malicieuses
criant, jaimant, tréjnant, peuplant
autour des chevaliers, s'amusant à la bride
aux étriers, aux pieds et au manège
du cheval et du frain. plusieurs avaient
leurs crinolines descendues et déchirées
par les pieds des chevaliers, ça ne faisait rien,
j'aurais vu un spectacle aussi grandiose
et si imposant. Les inventeurs des contes
merveilleux n'ont pu imaginer de semblables
et les descriptions fantaisistes et merveilleuses
données des paradis par les poètes, théologes,
farceurs et imposteurs, n'appellent pas
un spectacle réel et naturel auquel j'aurais
l'honneur d'assister en ce moment en
spectateur étranger et en philosophe.
L'histoire nous parle des entrées triomphales
d'autrefois, notamment l'histoire romaine.
Ces généraux romains de retour d'une
conquête faisaient leurs entrées triomphales
à Rome pour s'immortaliser par des triomphes
annoncés par eux et payés par
l'argent qu'ils avaient pris dans leurs vaincs.
Ils avaient les mains pleines d'or pour

distribuée au peuple qui les acclamait,
 mais ces mêmes mains étaient rouges du
 sang des peuples écraasés et d'épauilles por-
 tées, et les princes et les grands de ces peuples
 vaincus marchaient en chaînes derrière le
 char du triomphateur. J'ai rien de tout
 cela. Le peuple toscan s'était levé spontanément
 à notre approche, aux cris de vive la liberté
 et à bas tyrans étrangers, et ces cris avaient
 suffi pour faire fuir les troupes de sorte
 que le prince qu'on entra à Florence les
 mains blanches et pures de sang humain.
 Et de la croisée où je me tenais je
 regardais ce spectacle en le comparant avec
 celui que j'avais vu Reims l'année
 précédente. Le Notre Dame Baudouin
 me marchait qu'en la des haies de fusils
 de sabres, et de bayonnettes avec ces rasés
 devant et derrière et derrière lui et à
 son côté en plomb plomb passait sans armer
 en manteau blanc au milieu d'environ
 de jeunes filles qui n'avaient pour arme
 que leur beau yeux noirs. plomb plomb
 avait été fier de jour là, plus fier
 peut être

que son cousin quand il entra quel-
ques jours plus tard dans la capitale de la
Rombarde mais opais avoir fait vers
des tonnes de sang. Il est vrai que le
glorieux homme a toujours été mése-
gué par la quantité de sang qu'il a versé.
Les conquêtes pacifiques ne procurent
aucune gloire. — Nous restâmes
quelques jours à Florence. J'en
profiterai pour visiter cette belle ville
dont tous les monuments sont de
marbre, voir sur qu'on parle des
ruines. Un jour j'allai chez un libraire
demander à acheter une carte de
théâtre de la guerre et pour chercher
à savoir par lui dans quelle situation
nous nous trouvions. Le libraire
était justement un fort savant homme
qui s'occupait de politique et des questions
sociales. Il m'offrit une carte géogra-
phique, puis me fit l'histoire de cette
guerre dont Carboni et Garibaldi
étaient les promoteurs. Il avait
procédé les premiers les ordres de l'indépendance.

A de l'univers à tous les peuples
 de la péninsule et ces cris avaient
 retenti des Alpes à l'Adriatique.
 Mais à ces cris d'indépendance l'Autriche
 avait répondu par des menaces d'oppression
 et fit avancer son armée jusqu' sur
 le territoire du piémont. Mais ces
 conditions l'Italie au lieu d'acquiescer
 son indépendance allait tomber
 toute entière sous le joug de l'Autriche.
 En présence de cet état de choses l'Europe
 perdue des Français ne pouvait songer
 d'intervenir jusqu'à ses propres
 frontières même. Ainsi les Français
 à fin diplomatique l'Europe avait passé
 tout cela. Quant les Autrichiens surent
 que les Français s'en mettaient à l'œuvre
 toutes les forces vers Gênes et les Alpes
 par où ceux-ci devaient arriver. Ils ne
 songèrent pas aux Allemands qui s'étaient
 soulevés aux cris de viva l'Italia indipendente
 fuora gli austriaci. Le Duc de Toscane
 avait demandé des troupes à l'Empereur
 Joseph pour contenir la révolution
 d'abord et enfin pour défendre son duché.

de ces ou il sont envahie par une
armée française. Mais dès qu'il sut
que nous arrivions il prit la fuite.
Joseph avaient cependant envoyé un
corps d'armée de ce côté, mais trop
tard. une partie de ce corps était mu-
sée les frontières de Duhr ou un corps
de volontaires la surveillait.

Ce vieux libaire était au courant
de toutes ces choses mais sans doute
que les généraux qui nous commandaient.
Ce qui inquiète, c'est l'issue de cette
guerre pour laquelle le boscone allait
être sacrifier, son or et ses enfants.
L'empereur Napoléon a bien dit qu'il
voulait l'Italie libre des Alpes et d'adri-
tiques, mais l'empereur Joseph attendait
à pousser le même langage en sans
inverser. Ce sont deux empereurs catholiques
et catholiques, comment pouvaient-ils
à vouloir ils s'opposer le pape
comme par le peuple comme le vrai
roi d'Italie et qui gouverne tous les
chrétiens au nom de ses rois.

et surtout que ce pape est l'ami intime
 de Napoléon III et est le partisan de la cause
 impériale. — N'importe, quand le vœu libéral
 nous gouverne tous, en ce moment, un vœu
 bonheur sans l'absence de la liberté, tous nos
 tyrans ont disparus. — J'étais bien content
 aussi moi d'avoir appris dans quelle situa-
 tion nous nous trouvions là au milieu
 de cette population en colère. Nous étions
 à la fin de mai et les autres corps d'armée
 débarqués à Gènes ou passés par les Alpes
 n'avaient encore rien fait tandis nous, une
 division seulement, nous avions déjà
 conquis la plus belle et la plus riche province
 de l'Italie sans avoir perdu un seul homme.
 Mais quelques jours après une grande nouvelle
 arrivait à Florence dans la soirée et qui mit la
 ville et la population sous des auspices. C'était
 la nouvelle de la première grande bataille que
 eu lieu à Magenta et gagnée par l'armée
 française. C'était le 4 juin et immédiatement
 nous reçûmes l'ordre de nous remettre en
 route à marche forcée cette fois ~~par~~ les
 rives du Pô en passant par Luc, Massa

Nicolas Santa, Pontremoli; puis nous traversâmes
les apennins et entrâmes encore dans
une autre capitale toujours l'arme au bras
ou sur l'épaul. D'abord dans la capitale
du Duché de Parme où la Duchesse
séjournait ensuite également. Là nous allâmes
encore camper dans les verts parcs du
palais de la Duchesse où nous restâmes
deux jours en attendant du renfort
qui arrivait de France par le voie de
Gênes. En effet tous les détachés en congé
~~démorable~~ depuis le retour de Crimée
avaient été ^{re}appelés dans leurs corps; mais
n'ayant pu nous rejoindre en France
furent expédiés par des traies rapides pour
nous rattrapper au passage à Parme.
Ils trouvaient des places vides car nous
en avions déjà perdu beaucoup de monde
dans cette terrible marche forcée de Florence
aux rives du pô non par le feu de l'ennemi
mais par le feu du soleil qui était caenn.
Maintenant que nous avions conquis toute
la rive droite du pô depuis Lavagna
Florence jusqu'à Parme et Boulogne.

il nous fallait maintenant passer sur la
 rive gauche. Cela aurait été difficile sinon impossible
 pour nous si une partie de notre corps
 d'armée débarquée à Gènes ne s'était tenue
 sur cette rive. Car le ³⁰ est un fleuve très
 large et très rapide et les entrechâmes avaient
 fait sauter tous les ponts et avaient détruits
 tous les bacs et bateaux qui se trouvaient sur
 ses bords. Le prince Napoléon notre premier
 flambé flambé, qui semblait au vieux au phrygien
 mais qui n'avait rien de son génie se trouva
 assez embarrassé à ne sachant comment
 nous faire passer l'autre côté de ce grand fleuve
 sans ponts ni bateaux. Car le ministre de
 la guerre avait jugé à propos de ne pas
 donner un équipage de pontons, au prince
 pensant qu'il n'en aurait pas besoin pour
 traverser les appennins. Cependant le général
 d'Autmont, un vieux d'Afrique et d'Espagne
 qui commandait la division de la rive gauche
 avait répondu au prince que nous pourrions
 l'autre côté avant quarante huit heures.
 Ce vieux général s'était appelé sans doute
 ce qu'il avait dit le bas un jour d'avant
 Sibotopal

Lord Raglan a un officier anglais auquel
il ordonna de lui envoyer huit pièces de
canons de suite. Cet officier répondit que
la chose était matériellement impossible.
Il ne s'agit pas de reprendre le général, il s'agit
de m'envoyer immédiatement ici huit
pièces de canons. Alors ce jeune officier
dit simplement: Général voyez les canons,
et il les eut. Il paraît que le général
d'Auharnaut avait dit la même chose
aux officiers de génie qui lui répondaient
qu'il était impossible de nous faire
traverser le fleuve n'ayant ni pont ni
bateaux ni matériaux pour en construire
genre ou pose pas la question de pont
ni de bateaux, répondit le général, je
vous dis qu'il faut que la première avec
toute son artillerie ait traversé le pont en
quarante huit heures. Et cela fut fait
vouloir c'est pouvoir dit l'anglais.
On mit tout le monde sur le pont
Et pendant qu'on travaillait de deux
côtés pour construire des têtes
de pont des escouades fouillaient
le rivage et jetaient par terre ces

Des bateaux cachés par les riverains
 avec lesquels on fabriquait une espèce de
 caducée. Et en même temps que nous
 nous nous trouvâmes tous réunis sur
 la rive gauche du fleuve à Casal
 Mayor une belle petite ville mais dans
 laquelle on ne voyait pas un charvina.
 Les habitants s'étaient sauvés pensant
 qu'il y aurait eu bataille. Mais les
 Autrichiens ne voulaient plus de bataille.
 Des diserteurs italiens qui s'échappaient
 de chez eux quand ils pouvaient nous
 le disaient. Depuis la défaite de Napo-
 leon on leur avait prouvé une victoire
 certaine, les sabots de Joseph étaient
 complètement démolis. Maintenant
 nous ne suivions plus
 les routes, on marchait à travers les
 champs, les prés, les vergers comme
 les chasseurs à la recherche de gibier.
 Maintenant plus de vicaire, plus de fleur
 ni de cigare. Les habitants, se sauvant
 et n'osant approcher quand on les
 questionnait sur les Autrichiens
 qui fuyaient toujours devant nous.

il ne répondait pas. Les malheureux
ne savaient trop à qui se dévouer.
Que seraient ils dans quelques jours.
Français, italiens, lombards ou autrichiens
ils n'en savaient rien. Leur sort était
encore entre les mains du Dieu des
armées. — Nous étions au 14 juin
après le matin nos marchions par
une chaleur étouffante. Sur notre gauche
au loin nous entendions le roulement
sourd du canon et l'on disait; ça chauffe.
Ça chauffait assurément le sol surtout.
Et nous marchions toujours sans rencontrer
d'obstacles. Vers quatre heures du soir
nous fumes arrêtés et arrêtés non par les
autrichiens, mais par le plus épouvantable
orage que j'ai jamais vu. C'était
Jupiter qui voulait sans doute mûrir
ses foudres avec la poudre. Ce fut
aussi qu'il renversa les gens qui venaient
autrefois en bal au ciel. Ceux là furent
ensablés sous les richesses qu'ils avaient
entassées et eff. Nous autres nous
fallions être enterrés sous l'eau.

jamais je ne vu tomber une si grande quantité
 de canes en si peu de temps. Nous étions littéralement
 inondés et la nuit était arrivée. On cherchait
 à gagner des hauteurs, des monticules sur lesquels
 on passa la nuit debout ou accroupi
 sans manger, car il était impossible de faire
 du feu. Le lendemain matin on nous
 lut ces mots grossièrement écrits de l'ennemi
 grande bataille grande victoire à demain
 les détails. Salferino 24 juin 1857.
 Sire Napoléon, empereur. Les ennemis
 en s'adressant au sénat veni, vidi, vici,
 en employant le mode fasomel. Tandis
 que notre généralissime et empereur employait
 le mode universomel à l'ennemi s'empêchant
 si ne pouvait pas s'attribuer cette victoire
 sans laquelle il ne fut pour rien ni à
 aucun de ses généraux qui n'y virent
 que du bleu comme on disait. Celui-là
 aurait pu dire par exemple sans se tromper
 Nos petits salobls ont encore remportés
 une grande ^{victoire} grâce à leur illan à la force
 circinnelle de leurs boyonnettes. Ceux qui
 ont vu cette campagne et qui ont

porté impartialement ont dit cela
et ils ont dit la vérité. La légende des
bons commandés par des émissaires, née je
crois à Sébastopol, nous fut souvent
répétée là, après la suspension de l'hospitalité
par des officiers autrichiens, piémontais et grecs.
Mais pendant que les lions
gagnaient des batailles en versant abondamment
leur sang les émissaires étaient acclamés et
recevaient des félicitations des récompenses
des grades et des titres. Macmahon avait
passé toute la journée du 14 juin
à faire mener immédiatement son corps d'armée
pour arriver à Magenta quand tout
était fini. il fut nommé Duc de
Magenta. Après la journée du 24
juin on se demandait comment Cambray
qui avait esquivé son armée à venir
en zigzag dans la plaine, donner les
combattants, ne fut pas nommé Duc
de Solferino. il n'eut que des félicitations
pour ses savantes manœuvres. parce qu'il
arriva à 6 heures du soir au près des
piémontais quand ceux-ci avaient fini

777

de loger le monne de San Mateo. Et
de le mettre en d'ordre. Et notre prin
plom plon eut aussi bien entendu de l'age
part peut être plus mérité. Quelle d. l'acte
des ffectations imperiales, une bonne poignée
de fleurs de Histoires que après avoir été
submergée sous des fleurs naturelles.
Dans le boniment imperial et sur même
le corps de plom plon qui avait fait le
plus belle besogne. D'abord, en partie
de ce corps d'illustration ^{de} palatins sous
les yeux même, et les ordres du roi Victor
ou de ce roi d'illustration aussi, et tel point que
nos camarades de cette division, le nommant
Caporal le 1er le compagne, du 1er
Bn du 3e 30e régiment. Ce fut grâce
à la prudence de la vigilance, et de la technique
du prince, que la journée de Solferino fut
complète. Lui qui, après avoir conquis
deux deux grands pays, en ces pas encore
arriver à temps pour faire reculer ces
corps autrichiens qui arrivaient de Mantoue
pour prendre l'armée de l'empereur par
l'arrière ou même par derrière.
Voilà la part de notre plom plon dans
laquelle de reste, on nous invite à passer
aussi chacun un petit morceau. Et pour plom
plon ce n'est pas fini. Car ce qu'il lui
faut, quelques jours plus tard, qui fut
chargé de négocier l'armistice et les
préliminaires de la paix.

Après la terrible journée du 24 juin
les Autrichiens évacuèrent complètement
la Lombardie et passèrent dans
la Vénétie, où ils étaient pour ainsi
bloqués d'un côté par les génois
et les piémontais, derrière les cinq corps
français qui les tenaient depuis le 1^{er} de
Gênes jusqu'à Mantoue, et par
un autre corps d'armée qui s'était tenu
dans l'Adriatique prêt à entrer dans
Venise. Celles étaient les positions des
armées alliées, le 6 juillet lorsque après
le 24 juin elles eurent passé le Ronco
sur plusieurs points d'importance. Le 7 au
soir on nous annonça ces grandes batailles
pour le lendemain. Ce que nous pourrions
dire que cette fois pour extraire de nous
les grands chefs avaient imaginé
quelques plans. Nous devions prendre
les armes à trois heures du matin
sans sac, rien que nos cartouches.
On bécotait et s'attendaient à faire le
Café. On serait moins gêné pour
combattre surtout pour se lancer

à la boyonnette, notre arme terrible et
 crívelle alors. A trois heures du matin
 nous étions en route après avoir pris
 un café bien carabine. Car ce serait peut
 être le dernier. Nous étions gais et dispos.
 Le sous lieutenant seul ne riait pas lui.
 Le coq en avait peur de sa peur. Il savait
 qu'il n'était qu'une arme dans notre camp.
 Il avait entendu dire que à Salferino
 on avait tué des officiers français sur
 le champ de bataille avec des balles dans
 le dos. Nous montâmes à bord
 une grande colline à travers le champ
 les vergers, en traversant les fermes et les
 villages, on voyait les pauvres gens qui
 s'enfuyaient dans toutes les directions
 des femmes portant des enfants sur leur
 bras et d'autres petits que les servantes en
 pleurant; des hommes portant des charges
 de linces et autres affaires de ménage.
 Car ils pensaient sans doute qu'au retour
 ils trouveraient leurs maisons en cendre
 ou ravies par les boulets. Et que nous
 eussions gardés la colline pour jeter
 lances et traillères, les villageois et les
 grenadiers

du haut de cette colline on voyait
Verone ou se trouvait alors le quartier
général de Joseph, perchede sur notre
gauche, presque devant nous ou étaient
restés encore cinquante mille autrichiens
bloqués, et en face de nous Villafranca
où allait se jouer dans quelques instants
sur un tapis vert le sort des italiens.
Devant nous de l'autre côté d'un petit
ruisseau nous voyions des cavaliers blancs
et ceux en vert, d'autres qui allaient
et venaient, semblant attendre quelque chose.
Nous aussi, nous attendions, quelques-uns
en commémorant, en gesticulant, en criant, en s'agitant,
quelconque pour nous lancer. Nous étions
à quelques centaines de mètres de Villafranca
et nous nous disions. Voilà une belle ville
qui sera bientôt à nous. Un d'entre nous
à la fourchette d'air on en faisait le geste
significatif avec la bayonnette. Mais rien
ne bougeait, un silence solennel planait
sur ces collines où il y avait cependant plus
de deux cent mille hommes qui devraient parler.
Mais tenues les paroles, les idées, apaisées par
l'émotion du grand spectacle qu'on avait
devant les yeux et dans l'attente de ce qui
allait se passer sur cette immense scène.
Sur la route de Verone on voyait
des cavaliers comme on venait à l'étranger
qui soulèvent des nuages de poussière.

Enfin vers huit heures ce matin on rappelle
 les travailleurs. Nous entamons dans les rangs
 et on forme les jescasses, puis on peut bien
 se coucher ou se promener. Sur la route de
 Verone on voyait maintenant des coléctes
 escortées par des jiletours de cavalerie.
 Que est ce que ça voulait dire tout ça? Nous
 ne savions rien. A midi nous étions
 à notre camp de Vollegio. Quelques
 temps après on nous dit qu'il y avait
 suspension d'armes pendant huit jours.
 Nous n'avions donc rien à faire pendant huit
 jours que nous promener à la nous boijne
 dans le Minicio. Mais avant l'expiration
 des huit jours nous savions que la paix était
 conclue à la grande satisfaction de l'armée
 alliée. A cette date l'Italie. On ne nous
 avait pas dit à nous dans quelle condition
 cette paix avait été signée entre les deux
 empires. cela ne nous regardait pas.
 Nous avions bien marché bien chassés ainsi
 bien des coups comme nous disions, mais nous
 n'avions le droit de voir ni de servir ni de
 se fumer et de mangerait l'omelette.

Propriés cependant un jour, un peu par
curiosité mais en pensant comment les
conditions de la paix furent arrangées entre
Joseph et Badinguel de Villafranca, j'étais
allé me promener sur le bord du Mincio
sous des saules, où il n'y avait personne
en ce moment. Je m'étais donc en boitant
s'embêter pour fumer un cigare dont
il m'en restait encore plusieurs depuis la
bosuane. Les attardés opais je vois arriver
un officier piémontais et un civil causant
avec animation sans faire aucune attention
à moi, pas plus que je n'avais l'air de
faire attention à eux. En voilà une triste
affaire disait le civil, qui pouvait bien être
ceci un officier de ligne. On nous avait
promis la libération de l'Italie depuis
les Alpes jusqu'à l'Adriatique et voilà
qu'on le laisse sous les pieds des tyrans.
Notre bon roi Victor qui devait être le
roi d'Italie reste le petit roi de piémont.
La Lombardie est cédée à Naples comme 111.
la Venetie aux prapes avec le concours des
sotels autrichiens, comme il a le Romagne
avec le nom des sabots français.

Les Duches qui s'étaient soulevés aux appels
 à l'union et à la liberté italiennes sont redonnés
 à leurs anciens tyrans qui vont y faire de
 leur revanche sur les révoltes. C'est une véritable
 trahison; nous avons été trahis et volés.
 Mais déjà les Dees hommes s'étaient éloignés
 et je ne pouvais plus savoir que quelques-uns
 notamment le nom de Garibaldi l'homme
 le plus libre de tous les Italiens qui avait
 été en ce moment là dans une telle colère
 contre il traditore Napoléon qui avait publi-
 quement proclamer de libérer l'Italie
 du joug des étrangers et qui l'abandonnait
 au contraire pire que jamais au joug de
 ces mêmes étrangers, de ces ténésobites
 abhorrés et contre lesquels tous les vrais
 Italiens s'étaient levés aux cris de: mort aux
 tyrans ténésobites. Et pour couronner la
 mesure il s'impose lui-même comme tyran
 en prenant sur son joug de fer la Lombardie
 qu'il échangeait avec il est vrai, avec l'Électorat
 Emmanuel contre Nice et la Savoie; puis
 en imposant aux Vénitiens, les tyrans
 la plus terrible et la plus néfaste ^{morceau}
 celle du pape

Voilà comment les rois et les empereurs
tiennent leurs paroles. Je me rappelle
alors ce que m'avait dit ce vieux libraire
de Florence au sujet du pape, confrère
et complice de Borgia, qui avait
écrit des traités contre Louis
philippe et le roi de Naples. — Aussi après
cette triste comédie jouée par ces deux
empereurs à Villafranca notre sire avait
disparu sans motif et sans cause
incongru à Paris sans qu'on sût comme
ni par où. Il ne voulait plus remonter
aux italiens auxquels il venait de jouer
un si vilain tour. En arrivant en Italie
il avait été reçu par les cris antichrétiens.
D'un peuple tout entier confondant en ses paroles
mais s'il se fut montré à ce peuple impatient
il aurait entendu ces cris et ces lies
de Héros et de héros mais il fut
en entrant il aurait été couvert de sifflets
de boue et de promesses. Nous
sumes aussi quelque chose de tout ça
quelques jours après. Si le goitre avait
été porté à Villafranca entre les deux

en pareurs pio Rome et les autres leurs amis
 il restait le morceau à débattre entre Bading
 et Victor Emmanuel. Comme on dit
 Beringer: « pauvres troupeaux vous passez
 sans défense. Dieu vous a pesant à ce joug
 inhumain. » Là c'était bien le cas. Les
 Lombards avaient été cédés par Joseph
 & Louis, comme un propriétaire cède
 à un cultivateur ses troupeaux moyennant
 certaines conventions. Mais le troupeau
 Lombard qui s'attendait à être libéré
 de tout tyran étranger, pour lequel libération
 il s'était imposé tant de sacrifices, ne
 voulait pas du tout être français.
 Alors Bading lui proposa à Victor
 de lui donner les Lombards à condition
 que Victor lui cédât les Nivolis et les
 Savoyards. Mais le Savoie était le
 royaume, le joyau et le berceau de la
 couronne des rois de Sardaigne et de
 piémont. Et Garibaldi, le grand
 patriote italien qui sacrifiait toute sa
 vie pour l'unité italienne et enfan-
 tait n'attendait pas qu'on en séparât
 une si précieuse partie de naissance.

Et il y avait même un canton en
Savoie qui ne voulait ni être français
ni italien prétendant qu'il appartenait
peu-être à la Suisse. Voilà pourquoi
les choses n'allaient pas tout à fait
à l'ordre pour quoi nous dûmes
rester encore un an dans la Lombardie
ou nous faisions assez mauvais
Quand, après l'arrangement des détails
Coquins impériaux, nous quittâmes la
Vénétie pour venir prendre garnison
à Bergame, nous traversâmes toute
la Lombardie, villes et bourgs, comme
si nous eussions traversé un désert. Les
habitants se couchaient à notre approche
Ils regrettaient maintenant les blanches
les couronnes et les fleurs dont ils n'avaient
eu aucun. Ce n'était certes pas
notre faute à nous pauvres esclaves et
cependant nous sullions les conséquences.
Après la cessation des hostilités, après
le fléau de la peste nous eûmes à
subir, comme cela arrive toujours à la fin
d'une campagne de guerre le fléau de
Choléra
morbide

tout le long de route nous sommes
 au morne, on en remplissait les hôpitaux
 de la ville où nous passions. En
 arrivant à Bergame notre lieu de garnison
 nous fumes envoyés camper en dehors de
 la ville sur une haute montagne. Le choléra
 ne put nous suivre sur cette hauteur, nous
 le perdîmes en route et au bout de quelques
 semaines nous fumes tous remis au malade de
 la peur du mal. Alors nous entrâmes
 dans un immense bâtiment appelé le Lycée
 situé également hors de la ville haute, car
 Bergame est composée de deux villes, la
 basse et la haute. Ce fut notre quartier
 d'hiver. Nous restâmes là toute une brigade
 deux régiments d'infanterie, un bataillon de
 chasseurs à pieds, des ouvriers d'administration
 de l'artillerie et de tranchées pour les ponts.
 Quelques jours après notre entrée au Lycée
 on nous fit la distribution de médailles
 dites médailles d'Italie. Un peu plus tard
 quand Victor se fut marié avec notre
 empereur, on distribua encore une autre
 dite médaille de Victor Emmanuel. Mais
 celle-ci ne fut donnée qu'aux officiers d'état major

aux ordonnances et aux exercices. - La
nous passames l'hiver a faire des exercices, des marches
militaires, a boire du vin pas cher et a manger
des châtaignes car le pays bergamasque plait
au raisin, au maïs, des muriers et des châtaignes
et aussi, heles, des goêtes. une bonne partie
des gens du pays sont atteints de ces affreuses
tumeurs qui leur donnent l'air de je ne sais
quel monstre d'horreur. Et malgre toutes ces
richesses il y avait encore des pauvres. Dans
notre caserne il en venait toujours en bandes
chercher des restants de soupe, de pain et de
biscuits. Notre sire Badinguet avait
écrit un livre dans sa prison de Ham
dans lequel il se proposait de supprimer
le pauperisme il y venait prôner et on
il passait la ruine, la désolation et la
misère. - Nous étions maintenant
deux armées a Bergame, car Victor
y formait aussi une armée avec des jeunes
lombards. Un jour Garibaldi vint
passer la revue de ces jeunes troupes.
On nous fit aussi prendre les armes
a cette occasion. Le grand patricien

malgré la haine et le mépris qu'il éprouvait
 pour le traître et comparseur Napoléon le
 petit voulut bien nous gratifier de sa
 visite et de très beaux compliments. Il voulut
 voir de près ces petits lieins (commandes porcs
 cins) qu'il aurait bien voulu avoir pour
 quelques temps sous ses ordres. Alors il aurait
 bientôt fait ce que Badenques avait hypocris-
 tement promis; il aurait bien vite oblié
 l'Italie des Alpes à l'Adriatique le reste
 de toute sa vie; ce qu'il fit de reste plus
 tard. Mais il ne put terminer sa tâche
 que dix ans après. Au moment que
 le comparseur et l'assassin Badenques tomba
 à Sedan dans le sang et dans la boue.
 Garibaldi mettait son compère et compin
 Mastai, pio nonne sur la paille et c'est au
 moment où les évêques et cardinaux venaient de
 proclamer la toute puissance et l'infailibilité
 de cette vieille momie du Vatican. Comme
 Louis Veuillot et Rouper avaient dit que jamais
 la puissance temporelle du pape ne serait
 détruite; imbéciles savants, menteurs et farceurs.
 Garibaldi était déjà vieux et cependant il
 combattit encore, et presque continuellement jusqu'en
 1870

jusqu'à ce qu'il eut fait l'Italie une
et lui avoir donné Rome pour capitale.
Il vint même combattre en France pour
ces français contre lesquels il s'était battu si
souvent à Rome. Mais s'il n'aimait pas
les français de l'Empire il aimait les français
de la République comme il aimait Apater
son père à tous les peuples qui demandent
la liberté. — A Bergame nous perdîmes
notre colonel. Ce beau colonel avait comme
tant d'autres, la folie des généraux et des
généralistes. On a depuis longtemps le son nom
de Sorbier tout court il avait apporté avec
lui en partant pour l'Italie il avait mis
un costume de général dans ses malles
pensant qu'il en aurait besoin bientôt
mais voyant la campagne terminée par
ce no man général de folie des généraux
devint une folie réelle. Chez lui il s'habillait
en général et souvent le nuit il se promenait
en ville avec ce bel habit tout usé. Au
fin il fut ramassé et expédié. Nous
ne savons comment, pourquoi ni où
du moins on ne nous l'avait pas dit. On
ne voulait pas sans doute nous dire que

nous avions été longtemps commandé par
un ~~foce~~ ~~foce~~ imbécile. C'est ou être
cette le même chose. Ce qualificatif doit
être donné à tous nos officiers, auquel on peut
ajouter et qu'on a ajoutés depuis ces
histoires de l'arche et de faussaires, car ils
ont toujours été et sont toujours des écrivains
et des apôtres de jésuitisme. Le sobry
et le goupillon sont toujours unis.

A Bergame il y avait une belle bibliothèque
ou plutôt un trésor. Cette bibliothèque comme
toutes les bibliothèques du monde était pour
tous les vices de la terre. La littérature, les
arts, les sciences. N'ont pas le don d'attirer
les peuples. seuls les charlatans de toutes
catégories ont le don de les attirer. Je
voudrais surtout lui donner le texte italien
ces deux fameuses auteurs dont les
italiens sont très fiers. Dante Alighieri
et Boquato Tasso. ce dernier décrit
des poèmes très long, très long sur la
"Jerusalem libérée". sur ces massacres
effroyables entre chrétiens et mahométans
ou plutôt Dieu misérable juif condamné
à mort qui avait mille cent fois
pour ses crimes innombrables.

pour tout qu'aux poèmes de Dante il ne
 sont que des traductions grossières et grotesques
 des poèmes de Virgile, son maître & son guide.
 mêlés avec des extraits des observations d'Angelier.
 Le florentin avait vu toute les vices
 & toutes les fourberies de son prédécesseur
 Galiléen; comme ce dernier il fut condamné
 à mort par ses compatriotes comme païen
 & traître. Mais il fut plus malin que
 le fils naturel d'Isaïe & de Marie Joachim.
 il esquiva la mort en allant se cacher
 hors son pays. Mais comme tous les
 grands fous, massacrés & traîtres, il fut mis
 au rang des bêtes ou diables. - Je me rappelle
 toujours plusieurs versets grotesques de son
 "Enfer" dans lequel, à l'exemple du fils de David,
 il avait fourré tous ses ennemis divisés en
 dix sept ~~sept~~ catégories à commencer par les
 volaputesques jusqu'aux traîtres qu'il a placés
 dans le puits le plus profond. Là il avait
 ou réservé la première place pour lui
 & pour son collègue le juif de Nazareth.
 J'en ai de petites discussions dans cette Bibliothèque
 sur le sujet de ces deux écrivains italiens.

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	1 font	2
2 —	2 —	4
2 —	3 —	6
2 —	4 —	8
2 —	5 —	10
2 —	6 —	12
2 —	7 —	14
2 —	8 —	16
2 —	9 —	18
2 —	10 —	20

5 fois	1 font	5
5 —	2 —	10
5 —	3 —	15
5 —	4 —	20
5 —	5 —	25
5 —	6 —	30
5 —	7 —	35
5 —	8 —	40
5 —	9 —	45
5 —	10 —	50

8 fois	1 font	8
8 —	2 —	16
8 —	3 —	24
8 —	4 —	32
8 —	5 —	40
8 —	6 —	48
8 —	7 —	56
8 —	8 —	64
8 —	9 —	72
8 —	10 —	80

3 fois	1 font	3
3 —	2 —	6
3 —	3 —	9
3 —	4 —	12
3 —	5 —	15
3 —	6 —	18
3 —	7 —	21
3 —	8 —	24
3 —	9 —	27
3 —	10 —	30

6 fois	1 font	6
6 —	2 —	12
6 —	3 —	18
6 —	4 —	24
6 —	5 —	30
6 —	6 —	36
6 —	7 —	42
6 —	8 —	48
6 —	9 —	54
6 —	10 —	60

9 fois	1 font	9
9 —	2 —	18
9 —	3 —	27
9 —	4 —	36
9 —	5 —	45
9 —	6 —	54
9 —	7 —	63
9 —	8 —	72
9 —	9 —	81
9 —	10 —	90

4 fois	1 font	4
4 —	2 —	8
4 —	3 —	12
4 —	4 —	16
4 —	5 —	20
4 —	6 —	24
4 —	7 —	28
4 —	8 —	32
4 —	9 —	36
4 —	10 —	40

7 fois	1 font	7
7 —	2 —	14
7 —	3 —	21
7 —	4 —	28
7 —	5 —	35
7 —	6 —	42
7 —	7 —	49
7 —	8 —	56
7 —	9 —	63
7 —	10 —	70

SIGNES ABREVIATIFS DE L'ARITHMÉTIQUE

- moins;
- + plus;
- = égale;
- × multiplié par;
- : divisé par ou est à;
- :: comme;
- α nombre inconnu;

je n'ai voulu faire essai, pour savoir
 en combien de temps un régiment
 pourrait s'embarquer sans encombre.
 Nous restâmes donc à Melen à faire des
 exercices de guerre, on nous appela à
 camper. Après une nouvelle marche
 sous les petites tentes. Et ainsi villos
 contraire beaucoup d'avis aussi contenté
 plusieurs qui leur permit d'écrire à
 leurs parents pour leur dire un dernier
 adieu. Je leur demandai quelques sous
 pour faire le voyage pour l'Italie et pour
 l'autre monde. Mais que n'avais-je plus
 de parents valant la peine d'en parler
 je n'écrivis à personne. Mais j'étais
 allé dès le lendemain chez un libraire
 chercher une grammaire italienne. Je me
 voulais savoir en arrivant la bête en
 peu la langue du pays, ne fut ce que
 pour demander à boire et à manger.
 Mais dès que j'eus consulté cette grammaire
 je vis que cette langue était beaucoup
 plus facile à apprendre que le français.
 Cette langue italienne n'est qu'une
 intermédiaire entre le latin et le français.